



Le Souvenir
napoléonien
Société française d'histoire napoléonienne

Délégation de Nice Alpes-Maritimes



Statue d'André Masséna, maréchal d'Empire, Prince d'Essling, sur la Promenade du Paillon à Nice

Bulletin de liaison

Numéro 027, Avril 2023

Sommaire

Activités du Porte-Drapeau 2ème semestre 2022 par Hervé SERREAU	2
Le général RUTY, Comte d'Empire par les Docteurs Michel et Marianne BOURRIER	8
Clients illustres de l'auberge « des Aigles d'or » d'Antibes par Jacques DIMIEZ	12
Mots-croisés grille n°27 par Guy LINDEPERG	29
Remue-méninges XXVII de l'Empereur par Guy LINDEPERG	30
Solutions des jeux du bulletin n°026	30
Solutions des Remue-méninges XXVI de l'Empereur	30

**VOUS SOUHAITEZ PARTICIPER A LA REDACTION DU BULLETIN ?
N'HESITEZ PAS A PROPOSER VOS ARTICLES A L'ADRESSE CI-DESSOUS :**

**Délégation Nice Alpes-Maritimes du Souvenir napoléonien
138 avenue des Arènes de Cimiez
06000 Nice**

Tél : 06.14.11.47.07

Courriel : nice.delegation@gmail.com

Activités du Porte-Drapeau

2ème semestre 2022

Par Hervé SERREAU

Ce deuxième semestre 2022 a été particulièrement riche en activités, cérémonies, commémorations, conférences, spectacles, concerts et manifestations patriotiques départementales....

<p>Commémoration des « 50 ans de la Préparation Militaire Marine – Amiral Ponchardier » :</p> <p>Remise des Brevets aux stagiaires de la Préparation Militaire Marine.</p> <hr/> <p>Cérémonies du 14 Juillet 2022 à Cannes le matin puis à Nice l'après-midi</p>	<p>Juillet :</p> <p>Mardi 12 :</p> <hr/> <p>Jeudi 14 :</p>	<p>Nice : Jardins de la Villa Masséna :</p> <p><i>Statique.</i></p> <hr/> <p>Cannes : Monuments aux Morts – Hôtel de Ville.</p> <p><i>Statique.</i></p> <p>Nice : Théâtre de Verdure.</p> <p><i>Statique</i> <i>Défilé</i> <i>Statique.</i></p>
<p>Cérémonie d'hommage aux fusillés de l'Ariane</p>	<p>Août :</p> <p>Lundi 15 :</p>	<p>Nice : Quartier de l'Ariane – Carré des Fusillés.</p> <p><i>Défilé</i> <i>Statique</i> <i>Défilé.</i></p>



Nice – CUM – Spectacle « Le retour de Nice à la France ».

Septembre :

Samedi 10 :

**Nice : Centre
Universitaire
Méditerranéen.**

**Spectacle : « Le retour
de Nice à la France ».**

Statique.



Cannes – Espace Miramar - Spectacle « Napoléon III, le Bienfaiteur ».
Récit du Combat de Camerone.

Octobre :

Dimanche 02 :

**Cannes : Espace
Miramar :**

**Spectacle : « Le Second
Empire ou Napoléon III
le Bienfaiteur ».**

Statique.



Concert d'airs d'opéra du XIXème siècle par le Trio des Fées.

**Vendredi 14 au
Dimanche 16 :**

**Nice – Journées
Impériales : « Les
Empires et l’Egypte ».**

**Villa Masséna – Concert
Airs d’opéra du XIXème
siècle, par le Trio des
fées :**

- . Marie-Caroline Kfoury :
(Soprano),
- . Pascale Vernassa :
(Mezzo-Soprano)
- . Sophia Steckeler :
(Harpe).

Statique.



Les reconstitueurs dans les jardins de la Villa Masséna.



Déambulation dans les rues de la Ville.



Spectacle « Le vol de l'Aigle » par les Chœurs Napoléoniens.

Samedi 15 :

**Jardin de la Villa
Masséna.**

Défilé de mode de 1799
à 1869, par L'Histoire
Retrouvée et
Démonstrations
Militaires par le 5ème
Léger et les Tambours
de l'Odysée.

Statique.

Dimanche 16 :

Nice : Quai Napoléon.

**Déambulation dans les
rues de la ville.**

*Statique
Défilé.*

**Nice : Centre
Universitaire
Méditerranéen :**

**Spectacle : « Le vol de
l'Aigle » par les Chœurs
Napoléoniens.**

Statique.

104ème célébration de l'Armistice de 1918

Novembre :

Vendredi 11 :

Nice : Monument aux Morts.

Statique.

Samedi 19 :

Nice – Villa Masséna.

**Conférence de M. Abel Douay :
« Napoléon III, protecteur du monde ouvrier. »**

Statique.

Vendredi 25 :

Cagnes sur Mer : Salle du casino des jeux Terrazur.

Spectacle : « Le retour de Nice à la France ».

Statique.



Conférence d'Abel Douay « Napoléon III, Protecteur du monde ouvrier. »



Cagnes sur Mer – Spectacle « Le retour de Nice à la France ».



Nice- Célébration des 2 Décembre - Cérémonie aux Monument aux Morts

Décembre :

Dimanche 11 :

**Nice : Monument aux Morts.
Célébration des « 2 décembre » – Dépôt de gerbes en présence des autorités locales**

*Défilé
Statique
Défilé.*



Nice – CUM - Pièce de théâtre « Le Sacre ». Par la compagnie du Bélier.

Nice - C. U. M.

Pièce de théâtre par la compagnie du Bélier

« Le Sacre » de Barbara Lecompte.

Statique.



Conférence d'Alain Pigeard - « Amants et maitresses au temps de Napoléon 1^{er} ».



Nice – Célébration du 85ème anniversaire de la création de l'Association du Souvenir Napoléonien.

Nice - C. U. M.

Conférence de M. Alain Pigeard, Vice-Président National du S.N :

« Amants et maitresses au temps de Napoléon 1^{er} ».

Statique.

Mardi 27 :

Nice : 3 avenue Georges Clemenceau.

Célébration du 85ème anniversaire de la création de l'Association du Souvenir Napoléonien à Nice.

Statique.

LE GENERAL RUTY, COMTE D'EMPIRE

par les Docteurs Marianne Bourrier née Picon et Michel Bourrier

La rencontre à Villars de Madame Albertini, de Touët, nous a permis d'apprendre qu'elle descendait du général Ruty, comte d'Empire. L'origine comtadine de Madame Albertini née Ruty, sa descendante en ligne directe, nous autorise à présenter aux lecteurs du Bulletin ce glorieux soldat, assez méconnu.

❖ **CAMPAGNES DE LA REVOLUTION**

Charles Etienne François Ruty est né à Besançon le 4 novembre 1774, peu avant le scandale des amours indécentes de Mirabeau avec Sophie Monnier : le mari était collègue de son père Denis François, procureur au parlement de Besançon. Sa mère s'appelait Marie Guyot. Vocation, coup de tête, conseils de ses parents ? Après des études au collège de la ville, il est le 1^{er} septembre 1792 sous-lieutenant-élève à l'Ecole d'artillerie de Châlons, moins connue que celle de Mézières. Il en sort sous-lieutenant le 06 novembre 1793, dix mois après le futur général Drouot, major de la promotion précédente.



Lieutenant en second au 2^{ème} régiment d'artillerie sous Jourdan à l'armée du nord, il reçoit le 1^{er} juin 1794 sa première blessure, un éclat d'obus à la jambe, lors du combat de Comines en Belgique qu'il soutient plusieurs heures contre une batterie ennemie. C'était durant le terrible An II, peu avant la bataille de Fleurus, qu'il « manque » en raison de sa blessure.

Passé à l'armée de Rhin et Moselle et nommé capitaine le 22 février 1796, Ruty se trouve en novembre dans Kehl investie par les 40.000 Autrichiens de Latour. Il défend avec quelques canonniers le saillant d'un ouvrage avancé du camp retranché, fin 96. Une balle lui traverse la mâchoire, il est sauvé par un de ses hommes. La ville capitule le 10 janvier 1797, mais la garnison sort avec armes et bagages en emportant les palissades et les boulets de l'ennemi ; Ruty ne fut donc pas fait prisonnier.

On retrouve Ruty en Egypte, nommé chef de Bataillon par Bonaparte, huit jours après la bataille des Pyramides où ses canons ont foudroyé les Mameluks.

❖ **« VIVENT LES ARTILLEURS MA MERE ! »**

A partir du 19 janvier 1799, il commande en Syrie l'artillerie de la division Kléber. Il est nommé directeur du parc d'artillerie de l'armée en juillet et le 25 à la deuxième bataille d'Aboukir, il participe à la victoire sur les Turcs toujours en commandant l'artillerie. Le 15 août, il continue à servir sous Kléber. Le 1^{er} novembre, le commodore Sidney Smith débarque 4000 janissaires près de Damiette.

Le général Verdier les anéantit et Rutly reçoit un sabre d'honneur pour sa « conduite distinguée » à ce combat de Lesbeh et pour le rôle de ses canons qui ont pris l'ennemi de front.

Rentré en France avec le général Menou converti à l'Islam, il est nommé chef de brigade (colonel, vieux style) du 4^{ème} régiment d'artillerie à pied le 5 décembre 1801, puis le 21 janvier 1802, directeur de l'artillerie à Perpignan, avant de tenir garnison à Grenoble en 1804-1805 non sans avoir été promu chevalier de la Légion d'Honneur le 11 décembre 1803 puis officier le 14 juin 1804. Vive l'Empereur !



Artillerie à pied en batterie. Edouard Detaille

Le 25 août 1804, Napoléon depuis le camp de Boulogne lance ses « sept torrents » sur l'Autriche. Directeur en date du 7 septembre du parc d'artillerie du 6^{ème} Corps, Rutly suit Ney depuis Montreuil-sur-mer et franchit le Rhin entre Mannheim et Kehl. Par Gunsburg et Elchingen, le 6^{ème} Corps enlève le 11 octobre les hauteurs du Michelsberg d'où son artillerie menace Ulm, qui se rend le 20. Deux jours après il est dirigé vers le Tyrol où Ney s'empare d'Innsbruck. Toujours sous Ney, Rutly sert ensuite en Prusse. Après Iéna, il est envoyé le 26 octobre 1806 armer la place de Wesel sur le Rhin. Son rapport de fin novembre expose les dispositions qu'il a prises. Il reçoit les félicitations du ministre de la guerre, puis est **nommé général de brigade le 8 janvier 1807** et commandant en Pologne l'artillerie de la réserve de cavalerie sous Murat.

Après Eylau, il sert le 14 juin à Friedland où « *l'emploi nouveau de l'artillerie partagée définitivement en groupes tactiques reste le modèle des batailles offensives, engagées selon un dispositif improvisé, sur un champ de bataille jugé d'un coup d'œil* » souligne le commandant Lachouque. L'artillerie de Rutly massacre à bout portant les cavaliers russes avant de les prendre de flanc, « *s'éloignant sous le feu tonnant de notre artillerie qui les suivait à petite portée ; elle faisait dans leurs rangs d'épouvantables brèches* » écrit le général Paulin « *profondément frappé* » par cette destruction.



Canon de Gribeauval « crachant des jets de soufre »

Commandant l'école d'artillerie de Toulouse le 29 janvier 1808, le général Ruty obtient le 17 mars une dotation (10.000 francs de rente) sur des biens réservés en Westphalie ainsi que le 11 août le titre de baron, avant d'être appelé le 14 septembre par l'Empereur à Bayonne. Mais tombé malade, il reste un moment à Berlin, avant d'aller commander le 9 novembre l'artillerie du 7^{ème} Corps de l'armée d'Espagne. Commandeur de la Légion d'Honneur le 14 mai 1809, il doit rentrer en France pour raisons de santé, le jour de la saint Napoléon. Ce sera un bref congé car le 23 janvier 1810, nommé commandant de l'artillerie du grand équipage de l'armée d'Espagne, Ruty retourne pour trois ans dans la Péninsule. Il trouve le temps d'inventer un nouvel obusier de campagne : les « obusiers Ruty » sont utilisés avec efficacité dans la guerre de montagne. Un militaire peut être industriel, comme le furent le Grand Carnot, le commandant du génie Etienne Louis Malus (1775-1812) ou encore Jean Victor Poncelet (1788-1867), lui aussi élève de Monge, qui fit la retraite de Russie (comme le villarois Jean Honoré Audoly, ancêtre d'un des co-auteurs). Par la volonté d'Eiffel ils méritèrent de figurer sur sa tour (dont l'un des ascenseurs fut, pour la petite histoire, fabriqué par l'aïeul, ingénieur des Arts et Métiers, de l'autre co-auteur).

Le général sert à l'armée du Portugal, qui voit s'effondrer la réputation militaire de Masséna, mal secondé par l'Empereur qui lui refuse des renforts et par Ney et Junot qui le jalourent. Ruty contribue par ses manœuvres au siège de Ciudad Rodrigo, ouvert le 15 juin 1810. Son artillerie ouvre le feu le 22, ses pièces habilement installées sur la colline du Petit Teso font rapidement taire les pièces de la ville qui capitule le 10 juillet. Au siège d'Almeida, place importante du Portugal, cernée d'une double enceinte couverte par six bastions, le grotesque se mêle au tragique. Le 26 août, après un mois de travaux, les 60 pièces de Ruty commencent à tirer. Le soir, une explosion exterminie 500 Portugais. Malgré un nouveau bombardement nocturne, les survivants refusent de se rendre, jusqu'au 28 août où 1500 capitulent. Ils livrent 6 drapeaux et 174 canons, laissant une ville « *détruite de fond en comble, les sentinelles collées contre les murailles comme des mouches qu'on écrase* » signale le capitaine Marcel. Il ajoute que le maréchal Masséna surveillait les travaux, « *accompagné d'une jeune dame qui le suivait partout à cheval* », les fesses sanglées dans un uniforme de hussard (c'était la danseuse qu'il entretenait à Maisons). « *Les cris d'effroi de la poule à Masséna faisaient bien rire les vieilles moustaches* ».

Ruty se signale encore aux combats de Santa Marta et de Villalba tout en commandant ensuite ces deux places prises par les Français. Le 18 novembre, il prend la tête de l'artillerie de l'armée du Midi. Le 16 mai 1811, il atténue la défaite de Soult à Albuéra en couvrant sa retraite par sa canonnade « *jusqu'à une heure du matin* » rappelle Alain Pigeard qui doute d'ailleurs d'une telle persistance du feu. Cette bataille est sciemment travestie en une énorme victoire anglo-espagnole par Wellington et son sous-fifre Beresford pour faire plaisir aux Anglais. « *Les Anglais sont des s.....s* », mais on dit aussi bien « *Menteur comme un Bulletin* ». Au 1^{er} septembre, Ruty commandait encore l'armée d'Andalousie.

Rentré en France le 21 janvier 1813, le voilà maintenant **général de division et comte d'Empire** le 11 novembre 1813. *Il porte écartelé au I, du quartier des comtes militaires ; au II et III, d'azur à un palmier sur une terrasse isolée d'or ; au IV, de gueules à une étoile d'or sommée d'un chef du même.*



Général de division en grand uniforme de 1803



Armoiries du Général Comte Ruty

Il commande depuis le 24 avril sous Oudinot l'artillerie du 12^{ème} Corps en Allemagne, est nommé le 17 novembre durant la bataille de Leipzig, chef d'état-major de l'artillerie de la Grande Armée, fonction qu'il conserve durant la campagne de France.

❖ RESTAURATIONS

Le général Ruty reconnaît Louis XVIII comme nombre de ses collègues. Il est nommé membre du Comité de la Guerre le 21 juin 1814, chevalier de Saint-Louis le 4 juillet, Grand Officier de la Légion d'Honneur le 5 août. Cependant, au Retour de l'île d'Elbe, il accepte le poste d'inspecteur général de l'armée du Nord et de commandant de l'artillerie, le 27 avril 1815.

La seconde Restauration ne lui fut pas sévère : deux ans après, le voici inspecteur général du matériel et du personnel sur les côtes de l'océan, puis directeur général des poudres et salpêtres le 19 novembre 1817. Il termine sa carrière militaire en 1819 avec 28 ans de service après avoir intégré la Chambre des Pairs le 5 mars.

Conseiller d'Etat, commandeur de Saint-Louis le 23 mai 1825, il meurt à Paris le 24 avril 1828. Comme beaucoup de ses camarades, il repose au Père Lachaise, division 38.



Tombeau du Général Ruty Comte d'Empire au Père Lachaise

Le Grand Quartier d'Artillerie de Besançon porte son nom, qui est également inscrit au côté sud, 22^{ème} colonne, de l'Arc de Triomphe.

Beau-frère par sa femme du général Compans, il avait épousé le 14 octobre 1818, anniversaire d'Iéna, Lucile Lecocq (fille de Louis Joseph, secrétaire au Conseil du roi et administrateur de la Compagnie des Indes, et de Marie Claude Darq). Celle-ci lui donna deux fils, Anatole Marie Théodore Ruty (1822-1887) et Léopold (1826-1880).

C'est de l'aîné que descend à la cinquième ou sixième génération jusqu'à son père, en ligne directe par le mâle, Eléna Cecilia de Ruty Albertini. En considérant le portrait du général Ruty, nous croyons retrouver en cette jeune femme blonde au teint clair une ressemblance certaine avec son illustre aïeul.

Sources :

- Entretien avec Eléna Albertini à Villars sur Var, le 26 janvier 2023
- Boursin E. et Chalamelle Auguste : Dictionnaire de la Révolution française, Paris, Jouvot et Cie 1893
- Dietrich William : Les Pyramides de Bonaparte, Paris, Le Cherche-Midi 2009
- Larrey Baron : Mémoires et Campagnes, tome I, Paris, Rémanences 1983
- Massin Jean : Almanach de la Révolution Française, Paris, Club français du livre 1963
- Idem : Almanach de l'Empire, Paris, Club français du livre 1965
- Pigeard Alain : Dictionnaire des batailles de Napoléon, Paris, Tallandier 2004
- Six Georges : Dictionnaire biographique des généraux et amiraux de la Révolution et de l'Empire, Paris, Saffroy 1934
- Vignoble Emile : Tourcoing la victoire de l'An V, Maury sind (1992)
- Wikipédia.
- Le dossier RUTY, 7 Yj 565 S.H.A.T, Vincennes

Quelques clients illustres ayant séjourné dans l'auberge « des Aigles d'or » d'Antibes

par Jacques DIMIEZ

L'article paru dans le n°26 du Bulletin de liaison de la Délégation a tenté de relater la première rencontre historique survenue entre Bonaparte et Berthier à Antibes, au soir du 25.03.1796 (5 Germinal An IV), dans l'auberge « Agarrit ». Malgré les recherches, le mystère de la localisation de cette auberge demeure entier. Nous n'avons pas pu formellement situer dans la ville d'Antibes l'auberge de la rencontre. Il est fort probable qu'il s'agisse de l'immeuble sis au n°22 de l'actuelle rue Thuret, dont la façade donne dans la « rue neuve », rue rebaptisée par la suite : « rue des casemates ». Toutefois, notre recherche a eu un effet inattendu ; elle a permis de découvrir une autre auberge antiboise, réputée depuis le XVIIIème siècle : « l'Auberge des Aigles d'or », qui a accueilli des hôtes illustres dans des circonstances très différentes. Nous y rencontrerons le jeune et déjà célèbre Docteur René-Nicolas Desgenettes venant prendre ses fonctions médicales à l'hôpital militaire d'Antibes, le sieur Augustin Baliste propriétaire de l'Auberge jusqu'au début du XIXème siècle, le Général Championnet de retour de la terrible campagne d'Italie, le peintre Antoine-Jean Gros rentrant en France après un séjour de 8 années dans les œuvres d'art d'Italie, et le « félibre librettiste » Louis Gallet... Sur les quatre premiers personnages qui sont passés dans l'Auberge, plane l'ombre de Bonaparte.



1. Aigle d'or placée au sommet de la hampe des drapeaux.

I/ 1794 : La mission à Antibes du Docteur René Nicolas Dufriche-Desgenettes

A la fin de l'année 1793, le Docteur Nicolas Desgenettes (1762-1837) médecin militaire très expérimenté, en poste au quartier général de Nice, âgé de 32 ans, reçoit l'ordre de rejoindre l'hôpital sédentaire d'Antibes qui fait partie de la 8^{ème} division militaire et dont le chef-lieu est situé à Marseille. [1]. Antibes est une place de guerre fortifiée qui constitue un verrou sur la frontière du Var. Les hôpitaux civils et militaires de Nice et d'Antibes sont alors confrontés à l'arrivée massive de malades venant d'Italie, atteints du typhus.

Le 13.01.1794, chargé de nombreux bagages et de quantité de livres, le Dr Desgenettes, monté sur un bon cheval bien équipé et suivi d'un mulet portant ses cantines, trois valises et son bureau de campagne, prend la route côtière depuis Nice. Parvenu à Antibes, il croise incidemment son prédécesseur, le Dr Ramel, médecin militaire détaché, qui a reçu l'ordre « inverse » de quitter Antibes et de rejoindre l'armée d'Italie à Nice. Cet « excellent confrère » lui conseille de loger, dans une auberge de qualité, réputée, bien que fort chère, appartenant à un certain Augustin Baliste et tenue depuis peu par un maître d'hôtel parisien.

II/ Situation de l'Auberge des Aigles d'Or dans Antibes

Il s'agit de l'auberge située au n°7 de la rue de la Poste, qui deviendra le n°7 de la rue des Aigles d'Or, puis en 1880 le n°6 de la rue Thuret (prolongée). Il nous est possible de décrire avec certitude le trajet suivi par les Docteurs Ramel et Desgenettes depuis la Place Neuve (actuellement Place Nationale), selon les données du cadastre napoléonien d'Antibes de 1814 : *S'engageant dans la rue de la Poste, les deux confrères laissent sur leur droite « le Puit Neuf » puis ils dépassent immédiatement sur leur droite le numéro 1, la maison d'habitation d'un*

adjudant du génie, Jean-Baptiste André (parcelle E397) à laquelle est accolée au numéro 3, une maison qui appartient, en 1814, au Maréchal Masséna, (parcelle E396 de 56 m² au sol). Ces deux maisons mitoyennes comportent trois étages.

Dépassant une petite impasse (qui deviendra l'actuelle impasse Thuret), les Docteurs Ramel et Desgenettes longent le numéro 5, une importante écurie (parcelle E394 de 308 m² au sol) disposant d'une cour arrière, appartenant au capitaine marin Honoré Jaubert. L'utilité de disposer d'une écurie à proximité d'une auberge n'est plus à souligner...



2. La seconde porte à droite est la porte d'entrée de l'Auberge des Aigles d'or (Photo J. Dimiez)

Laissant sur sa droite à angle droit, l'étroite rue des Palmiers, les deux médecins abordent la parcelle E261 de 182m² au sol, immeuble au Numéro 7, ayant pour propriétaire M. Augustin Baliste. Ainsi, après avoir parcouru à peine 150 mètres, ils ont atteint la porte de l'Auberge des Aigles d'Or. Notons que la parcelle de 70 m², E141 située juste en face de l'auberge Baliste est également une maison appartenant à l'intéressé...



3. A gauche, angle droit de la rue des palmiers (Photo J. Dimiez)



4. Une partie de la façade de l'Auberge comportant deux étages (Photo J. Dimiez)

Les rues sont très étroites et se coupent à angles droits ; on imagine mal la circulation de chariots ou de malles de poste dans ces ruelles. Il est impossible que deux véhicules s'y croisent. Par contre elles sont praticables par les chevaux. La porte d'entrée de l'Auberge comporte sur son angle supérieur gauche une inscription dont nous reparlerons. La porte s'ouvre sur un large espace d'accueil dallé, donnant au fond sur un escalier large menant aux deux étages supérieurs. Sur le mur de droite, une porte permet l'accès à la salle à manger.



5. Entrée principale de l'Auberge dans la rue Thuret avec la plaque signalant la mort de Championnet en ce lieu.
(Photo J. Dimiez)



6. Pièce d'accueil, escalier d'accès aux chambres.
(Photo J. Dimiez)



7. Une porte d'accès à droite et une autre au fond à gauche. (Photo J. Dimiez)

III/ L'accueil chaleureux et attentionné réservé au Docteur Desgenettes

Si l'aspect actuel de l'entrée de l'ancienne auberge est plutôt sombre et sordide, le 13.01.1794, le Dr Nicolas Desgenettes est très bien accueilli dans l'auberge des Aigles d'or. [1]. Affamé, et manifestement gourmand, il commande aussitôt un « *repas provençal* » et reçoit la visite de plusieurs représentants des autorités municipales et militaires. Tout se sait rapidement dans la petite ville d'Antibes cernée de remparts, qui compte 4000 habitants, quelques rues étroites et se trouve sillonnée de ruelles et d'impasses. En raison de la guerre en Italie, les habitants ne font plus aucun commerce et ne peuvent même plus se livrer à la pêche en raison des croisières anglaises ; le port n'offre d'ailleurs plus d'asile sauf aux très petites embarcations.

Desgenettes rencontre un adjudant chargé par le commandant de la place, Marcel Masséna, de veiller à ce qu'il soit correctement logé. L'hôtesse de l'Auberge, une jeune femme blonde répondant au prénom de « Gothon », se montre liante, bavarde et peu farouche. Elle a une connaissance affinée du milieu médical de la ville et décrit le Dr Ramel comme un « *bien vilain médecin, fier et avaricieux* ». Tout en faisant la conversation avec cette « beauté locale », Desgenettes déguste ses plats succulents, « *soupe de poisson, bourride avec deux rougets, puis un canard aux olives et des « viédases » [aubergines], le tout agrémenté d'herbes de Provence et d'huile d'olives et arrosé de vin de Vauclaret mûri sous le Fort carré* ». Excusez du peu...



8. Gravure du Docteur René Nicolas Dufriche-Desgenettes

Manifestement le Dr Desgenettes trouve son contentement et il lui apparaît que la réputation de cette auberge n'est pas usurpée. L'aubergiste échange quelques mots avec lui et déclare que son établissement fait partie des trois meilleures tables à 10 lieues à la ronde. Il cite ses deux concurrents directs : le restaurant du « *Cheval-blanc à Grasse* » tenu par un certain M. Camatte, et le restaurant « *La Grotte de Marat* » dans le faubourg de la Croix de Marbre à Nice, tenu par un Parisien... Volubile, dans le cours de la conversation, le restaurateur déclare disposer également de vin de Lamalgue et de la Gaude, d'une qualité supérieure, issu de la cave du propriétaire, Monsieur Augustin Baliste, du temps où il était Directeur des paquebots de Corse...

Alors qu'il boit son café en compagnie du docteur Ramel et qu'il a commandé une liqueur pour chacun, le Dr Ramel l'entretient de sa faible estime des Antibois, population « *froide, incivique et très intéressée* ». Le repas terminé, sans tarder, Desgenettes entreprend ses visites aux autorités et en particulier au général de brigade d'Hilaire-Chauvert, commandant de la place, le commissaire de guerre Emond et le maire Lamarre.

Paul Ganière [2] décrit Desgenettes comme « *en pleine possession de ses moyens. Un homme grand, fort, au teint coloré et aux traits prononcés, incapable de dissimuler sa pensée, toujours prêt à assumer ses responsabilités. Son grand souci, (...) est d'instaurer des mesures d'hygiène et de prophylaxie rigoureuses : désinfection des vêtements, ablutions aussi fréquentes que possible, nettoyage régulier des locaux réservés à la troupe, surveillance des rations alimentaires. En même temps, il s'efforce par tous les moyens de lutter contre la démoralisation des soldats.* »

Aussi, adepte de la propreté, ses tournées d'inspection à Antibes seront à l'origine de multiples mesures sanitaires relatives aux hôpitaux, aux casernes, aux boucheries, aux cimetières, aux dépôts d'ordures...etc. Il dénoncera « *l'état affreux de malpropreté de la commune, à commencer par les entassements considérables de fumiers et d'immondices en divers lieux* », en particulier des « *débris d'animaux putréfiés* » et dans les cimetières, des « *fosses communes insuffisamment profondes* ». Malgré certaines oppositions initiales d'une partie de la population, les travaux d'assainissement recommandés seront rapidement menés et changeront l'atmosphère de la ville. Desgenettes assumera la charge de plusieurs hôpitaux de la ville : l'hôpital militaire sédentaire pouvant accueillir 250 malades, l'hôpital de siège pouvant contenir 200 hommes, un hôpital temporaire de 300 lits créé pour les besoins de l'armée d'Italie sera établi dans un couvent, l'hospice civil sera largement ouvert aux indigents avec une quarantaine de lits. Enfin le médecin chef fait établir un hôpital de convalescents de 75 lits, bien aéré, sur la hauteur de la Chapelle Notre Dame de la Garoupe sur le Cap d'Antibes.

Desgenettes raconte dans ses mémoires [1], son voyage en 1793, depuis Paris jusqu'à Nice, pour prendre ses fonctions à l'armée d'Italie et la rencontre imprévue qu'il fit dans une auberge de Fréjus, remplie de militaires. Intrigué par l'accent corse de deux chefs de bataillons de milices corses attablés, il noue conversation avec deux frères, Joseph et Napoléon Bonaparte, revenant de l'infructueuse expédition de Sardaigne et se rendant à Nice. C'est déjà un signe du destin pour Desgenettes, qui conservera un souvenir vif de ces deux heures de conversation et insistera sur la forte personnalité de « l'artilleur ». Pendant la suite de sa carrière courageuse et prestigieuse, Desgenettes rencontrera de nombreuses fois Bonaparte, notamment au quartier général à Nice, puis au Château Salé d'Antibes... C'est à Napoléon qu'il devra sa nomination de médecin chef de l'armée d'Égypte en 1798. Pour couronner ses glorieux états de service, Napoléon le fera Chevalier de l'Empire en 1809 puis baron en 1810.

IV/ Où l'on retrouve M. Augustin Baliste, propriétaire du Château Salé et de l'auberge des Aigles d'or.

Ainsi, nous retrouvons M. Augustin Baliste, cité dans l'article du Bulletin n° 2 de novembre 2015 relatif au Château salé d'Antibes, dans lequel a séjourné la famille Bonaparte du 27.03.1794 jusqu'à la mi-septembre 1794. **On apprend, par les souvenirs du Dr Desgenettes, que M. Baliste était propriétaire de l'auberge de la rue de la Poste et du château Salé.**

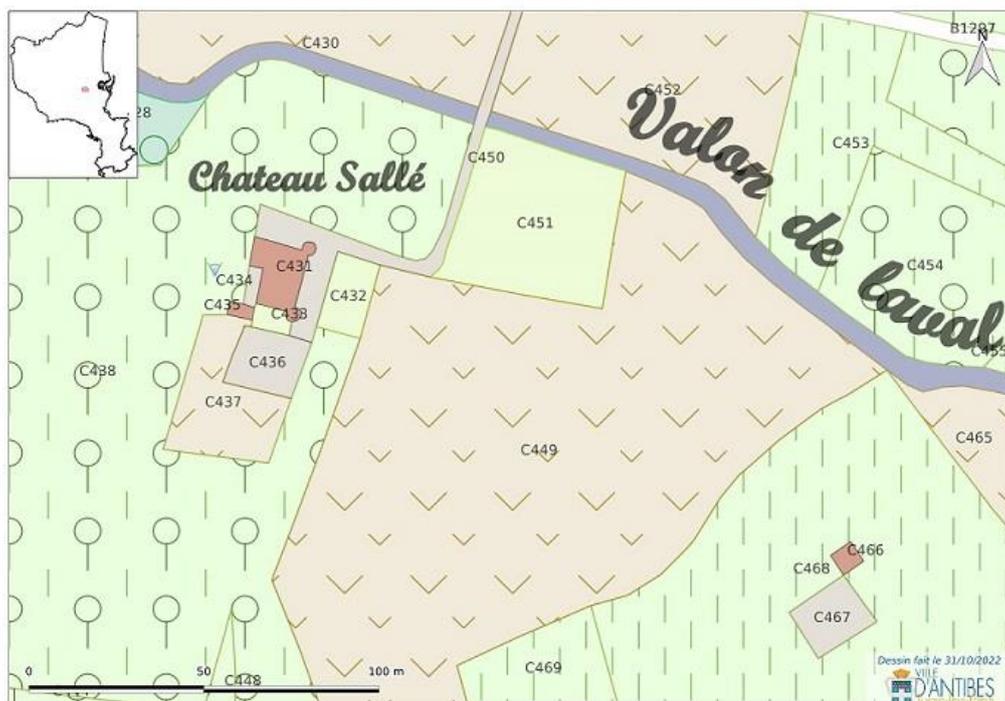
En effet, le château salé d'Antibes qui a appartenu plus de 150 ans à la famille Serrat jusqu'en 1786, a été vendu au sieur Noël de Bellemont puis il a été probablement acquis comme bien national par M. Augustin Baliste en 1792.



9. Face antérieure du Château Salé qui accueille un service municipal d'Antibes (Photo J. Dimiez)

Les données du cadastre Napoléonien de 1814 révèlent l'immense étendue des terres du domaine du Château salé appartenant au sieur Baliste, proche de la rivière Laval (1000 m²) et de 15 parcelles adjacentes représentant 56000 m², constituées de terres labourables (24000 m²), de jardins (2000 m²), de vignes et d'oliviers (29000 m²). Le sieur Baliste, propriétaire de l'auberge de la rue de la Poste est un gros propriétaire terrien et immobilier qui fera partie des 550 personnes les plus imposées du département du Var sous le Consulat. Comme le fait remarquer le restaurateur parisien qui lui a succédé, sa fortune s'est probablement constituée lorsqu'il a assuré la direction du trafic maritime avec la Corse...

Le château Salé a une riche histoire, mais il est surtout étroitement associé à un épisode heureux dans la vie de la famille Buonaparte. En effet, nommé le 27.03.1794, général de brigade en charge de l'artillerie de l'armée d'Italie et de la défense des côtes, Buonaparte peut honorer la promesse qu'il a faite à sa famille de lui procurer un meilleur logement. Pour ce faire, il a réquisitionné sans ménagement, pour son usage personnel, le Château Salé, idéalement, placé sur les hauteurs d'Antibes devant le port et le fort carré bâti par Vauban. Buonaparte y installe sa famille et y reçoit les officiers de son état-major. Les témoins attestent qu'il y régna une animation baignée de foi en l'avenir. Pendant quelques mois, la famille Buonaparte a pu y vivre agréablement après avoir enduré de redoutables épreuves. Ce lieu vit se dérouler des idylles, dont l'amour naissant de Napoléon pour Désirée Clary.



10. Extrait du Plan cadastral du domaine du Château Salé en 1814

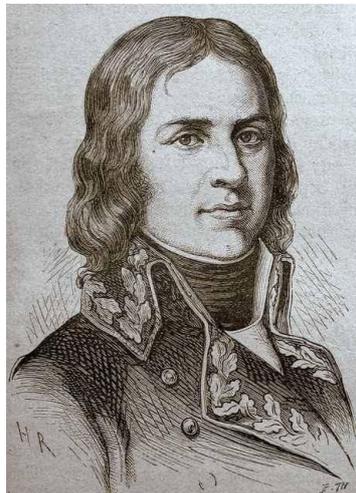
Le Château Salé représente un séjour agréable sous le soleil du sud. Elisa lit des romans, Pauline court dans les jardins, vole des légumes et des figues chez le propriétaire expulsé, Monsieur Baliste, qui la chasse en vociférant. Espiègle, elle saute au-dessus des clôtures, s'enfuit en riant, se cache dans les foin ou dans le grenier... Le Docteur Desgenettes qui a pris la Direction médicale des Hôpitaux d'Antibes, fréquentera également le Château. Il raconte dans ses Mémoires qu'en arrivant un jour à la Bastide, il dû s'interposer entre Pauline et Mr Baliste car celui-ci la poursuivait d'un air menaçant, une badine à la main, pour lui administrer une correction. L'intervention du Docteur permit à Pauline d'échapper aux coups du voisin irrité par ses vols dans son potager. Manifestement, en raison de la réquisition, M. Baliste était relégué au sous-sol du château Salé...

Le Dr Desgenettes reviendra à l'armée d'Italie auprès de Buonaparte le 16.09.1794. Notons au passage que M. Augustin Baliste mariera sa fille Marie-Thérèse le 21.10.1800 au Général Victor Antoine Andréossi, dont le nom illustre succédera sur la plaque de la rue des Blancheries d'Antibes...

V/ 09.01.1800 : Le décès du Général Championnet dans l'auberge des Aigles d'or

Cinq années plus tard, à la fin décembre 1799, des officiers se présentent à l'auberge des Aigles d'or. Ils demandent des chambres pour y séjourner quelques jours. Il s'agit de militaires de hauts rangs. Ils soutiennent un officier supérieur fiévreux et chancelant. Très rapidement, l'identité du Général Championnet est connue et la nouvelle se diffuse dans la petite ville d'Antibes...

Championnet est un général républicain habité par son amour pour la France. Intègre, il exècre les spéculateurs et les profiteurs de guerre. Il désire avant tout le succès de la révolution. Ses succès fulgurants en Italie et en particulier à Naples, lui suscitent de solides inimitiés, d'autant qu'en retour, il dénonce au Directoire, chaque « spéculateur... et sangsue de la Patrie ». Championnet révèle les agissements de certains représentant mandatés du Directoire ; en retour il est accusé de rébellion ouverte. Il est mis en état d'arrestation, traduit en conseil de guerre pour être jugé pour « son infraction aux Lois ». C'est la consternation dans l'armée et dans Naples. Jourdan donne sa démission. Le 13.02.1799, Championnet est destitué et remplacé par Macdonald. Arrêté le 24 février 1799 sur ordre du Directoire, il est traîné de brigade en brigade, écroué à Milan, puis, mené à Turin, où il est incarcéré. Alors que son procès traîne, il réclame vainement des Juges. Pendant ce temps, les représentants du Directoire et leurs hommes de mains poursuivent leurs pillages et leurs rapines à Naples à hauteur de plusieurs dizaines de millions...



11. Le général Championnet

Après le troisième coup d'État du Directoire du 18.06.1799, Championnet est acquitté par le Tribunal militaire de Grenoble. Mais pendant ce temps le Directoire a laissé succomber, sans les soutenir, les patriotes de Naples sous les assauts de Nelson et des bandes royalistes du cardinal Ruffo qui infestent les routes entre Naples et Rome. La contre-insurrection royaliste se rue sur les Français partout où ils se trouvent et gagne du terrain. Macdonald doit abandonner Naples devant l'arrivée de bâtiments Anglais, Russes et Turcs... Violant les termes de l'armistice signé, les hordes royalistes de Ruffo se livrent à des exécutions en masse des républicains. Privée de son chef, la valeureuse armée de Naples reflue vers le nord et les Alpes dans un état de misère pitoyable.

Une fois acquitté puis libéré, Championnet reprend de l'activité en qualité de Commandant en chef de l'Armée des Grandes Alpes le 05.07.1799, puis de l'Armée d'Italie le 29.08.1799. Sa première tâche est de tenter de la réorganiser. Il est mis à la tête de soldats trop peu nombreux, dans le plus grand dénuement, sans approvisionnements, sans secours et affaiblis par une épidémie de typhus. Championnet se porte malgré tout en avant le 08.08.1799 mais malgré plusieurs victoires il échoue dans sa mission de défendre les frontières des Alpes.

Chargé de remplacer Joubert, tué à la bataille de Novi, il s'établit sur la rivièrre de Gènes et s'y trouve bientôt acculé dans la position la plus difficile, campé dans des rochers, sans nourriture, sans munitions, sans artillerie, sans argent, sans espoir de secours en face d'un ennemi nombreux.

Ne lui restant que son courage, il se bat pendant trois jours sous Mondovi mais il est défait par les Austro-Russes à Génola, le 04.11.1799. Son armée abandonnée crie famine dans les montagnes de la Ligurie pendant qu'à Paris certains s'enrichissent de l'or de Naples ; les soldats mangent des racines et des plantes dont certaines sont vénéneuses ; la troupe est rongée par les épidémies, la dysenterie et certains bataillons se mutinent.

Championnet affecté se laisse aller au désespoir. Une sombre mélancolie s'empare de lui. Pour la première fois il est gravement atteint, ce qui concourt à l'altération de ses défenses corporelles. Il envoie sa démission au Directoire dans une lettre où il montre son admiration pour Bonaparte et le désigne comme le seul homme qui puisse sauver l'Italie.

Dès qu'il obtient son remplacement, Championnet regagne Nice. Lorsqu'il arrive dans la ville, début décembre 1799, un mois avant sa mort, il trouve des blessés et des malades entassés jusque dans les églises, sur de la paille qui n'a pas été renouvelée depuis plus de 2 mois... Il n'y a plus de charpie pour les pansements. Les blessés ont à peine du pain et de l'eau une fois par jour... Les soldats sont couverts de vermine et de poux...

Championnet épuisé, désespéré par la situation, attend à Nice son successeur. L'épidémie de typhus s'y développe. La maladie touche un de ses aides de camp, le chef de brigade Laraitrie, auquel il rend de fréquentes visites malgré les risques de contagion. En état de profond affaiblissement psychologique et physique, Championnet tombe malade à son tour. Devant ses symptômes rapidement graves et inquiétants, il cède son commandement au Général Marbot et quitte Nice précipitamment en direction d'Antibes, accompagné par plusieurs de ses aides de camp. Il espère gagner Valence pour y rejoindre sa mère... mais il n'aura pas ce bonheur.

Exténué, Championnet est amené dans une « hostellerie d'Antibes », près de la Place Nationale, dans la rue des Aigles d'or. Sentant sa fin prochaine, il s'alite dans une modeste chambre. **Il s'éteint au 13ème jour de sa maladie pendant la nuit du 08 au 09 janvier 1800, à l'âge de 37 ans.**

Pendant ses quelques jours de souffrances puis d'agonie il recommande sa mère à son entourage. Lui qui n'a jamais été blessé, lui qui n'a quasiment jamais connu la défaite, il déplore de ne pas mourir comme Joubert sur un champ de bataille. Il ne s'est jamais marié et meurt sans descendance. Les témoins attestent que six heures après sa mort son corps était déjà la proie de la « corruption ».

Il est décidé de l'enterrer sous les fortifications dans un fossé du Fort Carré d'Antibes. Championnet est né pauvre et il meurt pauvre. Un général ne touchait à l'époque que 8 francs de solde par mois. Championnet envoyait régulièrement une grosse partie de sa solde à sa mère à Valence, et il ne pouvait refuser de prêter de l'argent à ses officiers quand ils étaient dans le besoin. Il achetait des livres coûteux et des cartes en nombreux exemplaires. Il n'hésitait pas à mettre le prix pour ses chevaux, ses armes et ses tenues. Les officiers de son Etat-Major se cotisent pour payer ses funérailles.

Ils déposent son cercueil dans un fossé du Fort-Carré. A sa demande son cœur sera porté à Valence et sera déposé à Saint Ruf. Il lèguera ses cartes et ses nombreux livres de stratégie militaire à son ancien camarade, Bernadotte.

La ville d'Antibes rendra hommage à Championnet le 14.07.1889, en faisant apposer une plaque commémorative au-dessus de la porte d'entrée principale de l'auberge avec cette simple épitaphe (cf photo 5) :

« A la mémoire de Championnet Général de la République décédé ici. 1762/1800 ».

VI/ La fin de la jeunesse aventureuse du peintre Antoine-Jean Gros à l'auberge des Aigles d'or

Le court passage mouvementé d'Antoine-Jean Gros à l'Auberge des Aigles d'Or, début juin 1800, est l'aboutissement des 30 premières années du peintre, marquées par une éducation artistique contraignante, une vie financièrement précaire, un séjour prolongé de presque 8 années en Italie, et la chance inouïe de

rencontrer Joséphine et Napoléon Bonaparte. Ce couple mythique a immédiatement reconnu le talent du jeune peintre et lui a offert sa protection sans condition. L'emblème de ce « coup de foudre » réciproque est indéniablement le tableau de « Bonaparte au pont d'Arcole » qui marquera l'apogée du peintre au Salon de 1801. Lui aussi aurait pu dire : Quel roman que ma vie... Il nous semble utile de relater cette vie jusqu'à son retour à Antibes, 30 années de vie qui résument combien les conditions d'existence des artistes étaient précaires.

Antoine-Jean Gros, né le 16.05.1771 à Paris, deviendra l'un des plus illustres peintre de l'école française [8]. Son père Jean-Antoine Gros, portraitiste miniaturiste et collectionneur avisé de tableaux, reconnu sur la place parisienne, sa mère Cécile Durand, pastelliste douée pour le dessin et la peinture, et enfin, l'amie fidèle de la famille, Madame Vigée-Lebrun, encourageront dès l'âge de 5 ans, les tendances artistiques prometteuses de l'enfant et entreprendront la formation du jeune Antoine-Jean qui montrait déjà les plus grandes dispositions. Ils lui donnèrent le goût pour l'art de peindre. L'enfant s'y livra avec ardeur et bonne humeur, tout en poursuivant ses études sous la surveillance de sa mère au collège Mazarin de Paris. Cette dernière notera avec contentement les bonnes dispositions de son fils pour le travail. Vers l'âge de 14 ans, il est pressenti pour entrer de son plein gré dans l'atelier du peintre Jacques-Louis David, mais il doit attendre avec impatience le retour du Maître en voyage à Rome. Pendant ce temps, il travaille avec acharnement et se prend de passion pour les « *mouvements, les gestes et les élégances des chevaux* ».

Le peintre David étant revenu à Paris fin octobre 1785, Gros entre à l'atelier du Maître situé dans les locaux sordides des derniers étages du Château du Louvre et prend sa première leçon avec Jacques David le 30.12.1785 ; Gros a quatorze ans et David trente-sept. Il bénéficie également des conseils des bons élèves de David, notamment : Girodet, François Gérard et Isabey. Il travaille avec un tel zèle, une telle assiduité et ses progrès sont tellement rapides que David dira de lui en le désignant : « *Lui marche tout seul !* ». Il le considèrera constamment avec un sentiment paternel. La « *rage* » de dessiner de Gros ira de pair avec son amour de la réussite et du succès... Quand il est autorisé à utiliser les couleurs, il étonne l'atelier par sa maîtrise de la palette. Il reste deux ans dans l'atelier de David et entre au début de l'année 1787 à l'école royale des beaux-arts de Paris. Antoine-Jean remporte en 1791 un prix de l'Académie de peinture. Il ne prend pas part à la révolution et accumule les prix de toutes natures.



12. Portrait d'Antoine-Jean Gros par Gérard



13. Autoportrait d'Antoine Jean Gros
(14 ans en 1785)

En 1792, Jacques-Louis David, élu député, tient des discours véhéments à la tribune de l'Assemblée, dont les termes sont repris dans la presse ; cela effraye les parents d'Antoine qui craignent pour leur fils, d'avoir choisi comme professeur un tel « *énergumène* ». Ils envisagent de retirer leur fils de son atelier. Antoine-Jean Gros s'y oppose. Il rêve d'aller en Italie, à l'Académie de France à Rome, mais il constate avec amertume que la révolution a gagné le nord de l'Italie et on l'informe que cette institution est fortement agitée depuis le début de l'invasion des troupes françaises. En effet, le 23.09.1792, le général d'Anselme s'est emparé de Nice. Villefranche est tombé le 30.09.1792. L'avance des troupes révolutionnaires semble incontrôlable.

A Paris, début 1793, alors que la capitale est secouée d'événements terribles et sanguinaires, que Louis XVI est guillotiné, les marchés financiers s'effondrent. On ne trouve plus d'argent en dehors des assignats. Pour nourrir sa famille, le père d'Antoine vend ses tableaux mais meurt de désespoir quelques semaines après la faillite de son banquier chez lequel il avait placé toutes ses économies. Il laisse son épouse, son fils et sa fille au seuil de la misère... Antoine-Jean demeure en marge du contexte politique et s'abstient de toute prise de position publique ; il jure qu'il n'abandonnera pas sa famille et qu'il remplira ses devoirs de bon fils. Il demeure préoccupé uniquement par l'amélioration de son art et par le souci de nourrir sa famille.

Il se tient par prudence à l'écart des aspirations révolutionnaires, qu'il juge excessives, de son professeur David et de son militantisme politique dangereux. De même il se tient à distance d'un autre élève de David, François Gérard, futur grand peintre, et qui est un zélé membre du Tribunal révolutionnaire... Probablement par jalousie, Gérard interpelle en public, au « café des cruches », Antoine-Jean, et s'écrie : « *Puisque tu vas émigrer, Gros, tu voudras bien avant de sortir de France me rendre mes porte feuilles* ». Vu le contexte de l'époque, ces propos sont de nature à envoyer Gros à la guillotine. Il se sent perdu et va se réfugier chez un ami. Jacques-Louis David informé de la situation et conscient de la potentielle gravité des propos tenus, le fait venir au Louvre et lui conseille de partir immédiatement pour l'Italie pour perfectionner son art à Rome et à Florence, et se soustraire à la vindicte révolutionnaire française. David, membre du Comité d'instruction publique, puis du Comité de sûreté générale, sera élu un an plus tard, le 05.01.1794 Président de la Convention nationale ; grâce à son positionnement politique David réussit à obtenir à force de persévérance, le 26.01.1793, un passeport en règle pour son élève. Pour lui donner de l'assurance au moment de son départ, David lui déclare : « *Je n'ai plus rien à t'apprendre.* »

Un départ plusieurs fois retardé pour l'Italie : Malgré l'agitation politique et l'incertitude quant à l'avenir de l'Académie de France à Rome soumise aux rivalités, Gros doit fuir la France déchirée par les factions politiques. Il quitte Paris le 31.01.1793. Il est à Nîmes le 21.02.1793 et compte-tenu des graves événements et des bouleversements qui se déroulent en Italie, il décide de faire une halte dans cette ville. Il doit également assurer le financement de la suite de son voyage... De Nîmes il se rend à Montpellier, puis à Sète, puis il repasse à Montpellier, à Nîmes, et enfin à Marseille...

Après de multiples aléas maritimes et administratifs, il accoste une première fois à Gênes le 19.05.1793. Il a 22 ans. Il n'a rien à espérer dans cette ville de Gênes. Au seuil de la misère, il végète, il est disposé à peindre des portraits mais il constate combien la concurrence est rude. De nombreux peintres français y sont réfugiés et ont un statut d'émigré ; ils s'arrachent les quelques commandes des notables de la ville. Gros songe à revenir en France mais, poussé par un ami suisse banquier, M. Meuricoffre, il décide de ne plus douter de son avenir et de se rendre à Florence. Il est dans cette ville à la mi-juillet 1793. Par d'heureux concours de circonstances, il réussit à s'intégrer dans des cercles artistiques et littéraires. Pourtant, sa situation financière ne s'améliore pas.

Sur l'insistance du couple Meuricoffre, il gagne Gênes pour la seconde fois en 1795. Rapidement, il bénéficie de plusieurs commandes de portraits et voit la fortune lui sourire. Gênes reconnaît ses talents et sa grande facilité à saisir les ressemblances des modèles. Ses portraits lui donnent à la fois des ressources et des amis... Il bénéficie également de la protection du Consul de France, M. Lachèze et surtout de M. Faypoult, alors ministre plénipotentiaire de France près la République Génoise. Mais Antoine-Jean Gros voit ses espoirs financiers contrariés par la demande de paiement de la dot de sa sœur et le règlement des frais imposés par la maladie de sa mère... Son ami Girodet, ancien condisciple de l'atelier de David, étant tombé gravement malade et victime d'une infection pulmonaire, vient se réfugier à Gênes ; Gros le recueille dans sa chambre et se dévoue fraternellement auprès de lui, jours et nuits, pendant plusieurs semaines. Grâce une nouvelle fois, à l'aide matérielle et financière du couple Meuricoffre, Girodet peut bénéficier de meilleures conditions de logement et des soins réguliers d'un médecin. Il ne tarde pas à se rétablir et il est déclaré guéri en juin 1795. [8]

Gros voit ses finances bouleversées par la dot de 25.000 francs accordée au futur conjoint de sa sœur, dont le mariage a lieu le 30.01.1796. Bien-sûr l'heureux époux, Jacques Amalric, mercier parisien patenté, ne touchera jamais cette somme, mais ce sera l'occasion pour la mère d'Antoine Gros d'exhorter son fils à travailler bien davantage pour s'assurer des revenus beaucoup plus importants et faire vivre sa famille. Elle lui décrit ses privations et termine sur un mode dramatique par ces mots : « *Sauve-moi car je n'ai plus la force de me sauver.* » et « *Courage cher fils, travaille, travaille, suis l'exemple de mon père et du tien...* ». De toute évidence, Gros a enfin

compris qu'il lui faut travailler désormais non pas « pour la gloire, mais pour gagner de l'argent... ». Il décide d'accélérer son rythme de production de « pacotilles ». Il réalise à la hâte de nombreux portraits miniatures ou des portraits à l'huile en bustes, dont la qualité ne le satisfait pas.

C'est alors que se produit le miracle qui va changer le cours de sa vie ... « la rencontre d'un ange de bienfaisance et de bonté » : Joséphine Bonaparte.

❖ Gros présenté à Joséphine

Après une campagne victorieuse, le général Bonaparte fait son entrée triomphale dans la ville de Milan le 15.05.1796. Sa renommée est fulgurante. Il s'établit au Palais du duc Serbelloni et continue de réclamer la présence de son épouse à ses côtés. Celle-ci tarde à entreprendre ce long voyage. Alors que début juin 1796 Gros fait une visite à Gênes à ses amis Faypoult de Maisoncelle, il bénéficie d'une indiscrétion de la part de son hôte ; Joséphine fera une halte sous peu à Gênes et résidera au Consulat de France... La nuit portant conseil, dès le lendemain matin Antoine-Jean Gros fait preuve d'audace. Il sollicite une entrevue avec Mme Faypoult et la prie de bien vouloir le présenter à Joséphine dès son arrivée.

Quelques jours plus tard, Mme Faypoult présente son protégé à Mme Bonaparte et vante ses indéniables qualités humaines et artistiques. Joséphine réserve un accueil chaleureux plein de délicatesse et d'attention à Antoine-Jean. Elle lui propose de le véhiculer jusqu'à Milan dans sa berline. Confronté à cette proposition inespérée, Gros se répand alors en remerciements et ne cache pas que son rêve est de pouvoir réaliser des portraits de Bonaparte. Il propose de revenir le lendemain avec quelques-uns de ses tableaux pour que Joséphine puisse juger par elle-même de ses qualités artistiques. Lorsqu'il lui présente deux tableaux, Joséphine ne cache pas son vif plaisir et lui déclare spontanément : « *Oui Monsieur, je vous emmène à Milan..., je vous emmène partout !* ».

Cinq jours après son arrivée à Gênes, Joséphine reprend la route, mais Gros ayant cru de son devoir de refuser la place qu'elle lui avait offerte dans la berline de M. Faypoult, la suit dans la voiture d'un négociant qui se rend à Milan.

En étant présenté à Joséphine, Gros s'ouvre les chemins de la fortune et de la gloire. Pendant ce temps, le 15.06.1796, Bonaparte est à Tortone, le 19.06.1796 il est à Modène pendant qu'Augereau entre dans Bologne, le 20.06.1796 Bonaparte atteint Bologne, et enfin, le 24.06.1796, il rencontre l'envoyé du Pape Pie VI, M. Azara. Le Pape est effrayé par les victoires éclairs de Bonaparte... L'entretien mené tambour battant se termine par une série de mesures sévères imposées par le général en chef au Pape : 23 millions d'indemnités versées à la France, des quantités de vivres, du bétail, du blé et un don de cent tableaux ou statues choisis par le Pape qui seront adressés au musée du Louvre...

Dès juillet 1796, Bonaparte sollicite **le Directoire exécutif afin de nommer une commission de cinq experts pour sélectionner les œuvres d'arts italiennes à amener en France.**

Le 29.06.1796, Bonaparte est à Florence ; il apprend deux bonnes nouvelles : d'une part Joséphine atteindra Milan le jour même ; d'autre-part la citadelle de Milan qui résistait jusqu'à présent s'est rendue avec une grande quantité d'armements.

❖ Gros présenté à Bonaparte

Bonaparte se presse de regagner Milan pour accueillir Joséphine au Palais Serbelloni. Dès le lendemain, Joséphine présente Gros à Bonaparte en termes simples : « *Voici le jeune artiste dont je t'ai parlé* ». Bonaparte lui réserve un bon accueil, mais d'un naturel jaloux, il adopte un ton froid et sévère. Il transperce le jeune peintre de son regard. Puis il s'intéresse à Gros comme un élève de David et insiste surtout sur le talent de ce maître... Gros en est un temps déstabilisé mais il trouve les ressources de lui exposer le but de sa mission à Milan, « *son grand sujet à traiter* » : faire son portrait. Bonaparte semble y consentir...

Gros peut immédiatement constater la générosité de son hôte. Sur ordre de Bonaparte, une chambre lui est réservée au Palais Serbelloni et il est invité au somptueux repas du soir. Par la suite Bonaparte prendra plaisir à encourager le jeune peintre et à se l'attacher. Joséphine veillera constamment à adoucir les relations de Gros avec Bonaparte.

Gros s'émerveillera de la bienveillance de Joséphine à son égard, de sa délicatesse, de sa distinction et surtout de son empressement à le soutenir. Elle deviendra son « **ange protecteur** » et comme il le dira : « *La bonne fée de son avenir* ». Dans les faits, il fera partie de la famille Bonaparte au Palais Serbelloni. Il avait ses

entrées à toute heure dans le cabinet de Bonaparte, mais il n'abusa jamais de ce rare privilège. Il fut d'une discrétion absolue vis-à-vis des informations politiques évoquées devant lui. Cela lui procura l'estime du général en chef et de ses officiers.

Pour lui permettre de suivre au plus près toutes les opérations militaires, Bonaparte lui donne un cheval et le **nomme lieutenant d'état-major attaché à son état-major général** [8]. En conséquence, Gros aurait revêtu la tenue d'officier et porté au bras gauche l'écharpe de soie blanche et rouge, marque distinctive des 8 aides de camp du général en chef. C'est grâce à cette position militaire au plus près des combats que Gros aurait puisé son inspiration artistique... Certains contesteront l'authenticité de cette nomination non légalement entérinée par les autorités parisiennes. Quoi qu'il en soit, il est prouvé que Gros assumait effectivement cette fonction demeurée officieuse.

Courant juillet et début août 1796, Bonaparte poursuit le cours de ses victoires. Il met fin au siège de Mantoue, il « exfiltre » Joséphine imprudemment exposée à Brescia, il bat les Autrichiens à Lonato et à Castiglione à la bataille des Cinq jours. Il rentre en vainqueur à Brescia le 10 août. Il a enfin un temps de repos à Milan, où Gros en profite pour réaliser le portrait du général en chef de profil à la plume. « *La figure est maigre, longue et sévère* » [8].

Pour le général en chef les victoires s'accumulent en septembre 1796 : Trente, Lavis, Loverdo, Bassano, Montebello, Castellaro, Porto-Legnano, La Favorite...etc.

❖ Gros présent à la bataille d'Arcole

Les 15, 16 et 17.11.1796, Gros, déclaré de service à l'état-major, est présent à la bataille des trois jours d'Arcole, où « Bonaparte, par une action d'éclat, traverse le pont le drapeau à la main à la tête de l'armée sous une grêle de balles et de mitraille et remporte la victoire ».

Pour honorer ces trois jours de bataille et souligner la fougue, le génie stratégique et le courage personnel du général en chef auteur de la victoire, en revenant à Milan, Bonaparte commande à Gros de lui présenter un projet pour immortaliser l'événement. Quelques semaines plus tard, Gros lui présente son esquisse de « Bonaparte au Pont d'Arcole », à partir de ses croquis réalisés sur le champ de bataille et de quelques brefs moments de pose accordés. C'est un portrait puissant, un chef-d'œuvre de ressemblance, qui résume à lui seul le moment décisif de la bataille. Le général en chef est plus que satisfait par le projet qu'il trouve « *exact et parfait* » et qui montre à l'évidence sa résolution et son héroïsme, ce qui va le grandir aux yeux de l'opinion... Bonaparte lui verse 5000 francs et passe commande sur le champ mais Gros devra solliciter la complicité de Joséphine, revenue de Gênes le 29.11.1796, pour que Bonaparte consente à lui accorder des séances de pose.

Le 07.01.1797, sur la recommandation de Joséphine de Beauharnais, **Bonaparte donne l'ordre aux membres de la commission chargée de sélectionner les objets de science et d'art les plus remarquables saisis par la France en Italie, de s'adjoindre Antoine-Jean Gros**. Le général en chef avait noté que cette commission de 5 membres ne comportait que deux peintres... ce qui était facteur de déséquilibre. La décision sera entérinée le 08.01.1797 sans difficulté par Moitte (sculpteur), Berthelemy (peintre), Tinet (amateur), Monge (géomètre), et Berthollet (chimiste). Gros initialement réticent, finit par se ranger aux arguments de Bonaparte. Il fera preuve de soin, de convenance et de modération dans cette mission délicate et saura se tirer de cet exercice difficile à la satisfaction de la France et de l'Italie. (Fait non négligeable, cette activité lui sera rémunérée 200 francs par mois...)

❖ Gros est ballotté par les événements.

Il apprend **qu'un Traité de paix, négocié entre la cour de Rome et Bonaparte, a été signé le 19.02.1797 à Tolentino**. Il réalise qu'il va enfin pouvoir se rendre à Rome sans être inquiété et sans être considéré en France comme un émigré... **Gros décide sans tarder d'aller visiter la ville éternelle, la Cité des peintres et des splendeurs artistiques**. Il sollicite l'autorisation de prendre congé de ses bienfaiteurs, de ses collègues commissaires et se met en route. Il n'arrive à Rome que le 21.03.1797 et y passe une courte période marquée par une activité intense à peindre ses propres œuvres et à noircir ses carnets de croquis et de dessins recueillis au cours de ses visites journalières dans la ville. En juin 1797, après la signature du Traité de paix avec Venise, Bonaparte est à Rastadt et prépare le Traité de paix de Campo-Formio qui sera signé le 17.10.1797.

Par son ordre du jour à l'armée d'Italie du 16.11.1797, Bonaparte annonce son départ vers la France. Il fait confirmer à Gros qu'il quitte l'armée d'Italie. **Gros ne sera plus considéré comme aide de camp d'état-major. En compensation, Bonaparte le nomme inspecteur aux revues.** Cette décision sera entérinée officiellement le 21.11.1798. Ce poste lui permettra de rester dans les cadres de l'armée d'Italie. Comme première mission il est désigné pour accompagner les convois d'œuvres d'art saisies par la France, depuis Rome jusqu'à Livourne. Ce changement brutal constitue **un cataclysme pour Gros. Il a perdu son aile protectrice.** Il se voit séparé de ses bienfaiteurs et de sa famille. C'est un coup de tonnerre qui le précipite dans un profond chagrin. Il est projeté dans un état d'apathie. Il n'a plus le goût de peindre, et plus grave, le goût de vivre... Il regrette que Bonaparte ne l'ait pas emmené avec lui. Il se répand en « si » : « S'il avait pu accompagner Bonaparte à Rastadt, celui-ci l'aurait emmené avec lui ». Il a probablement ancré en lui la phrase de la déclaration du général en chef à l'armée d'Italie au moment de son départ : *« Je ne serai consolé que par l'espoir de me revoir bientôt avec vous, luttant contre de nouveaux dangers. »*

Bonaparte arrive incognito à Paris, rue Chantier le 05.12.1797. Joséphine ne regagnera Paris que le 13.12.1797, après avoir embrassé son fils Eugène à Rome. Bonaparte est reçu le 10.12.1797 avec enthousiasme par le Directoire, au Palais du Luxembourg. Puis on lui présente les objets d'art exposés dans le carré du Louvre provenant de Parme, Milan, Modène et Rome. Beaucoup d'autres envois devraient suivre... Pour remercier Joséphine, Antoine-Jean promet de lui offrir un portrait d'Eugène de Beauharnais, et il tiendra parole.

Au début de l'année 1798, Gros est seul au Palais Serbelloni de Milan. Il est sujet à des douleurs articulaires, décide de se mettre au travail. Il fait quelques esquisses qu'il apportera à son retour à Paris. Le 19.05.1798, il est informé que Bonaparte et Eugène de Beauharnais ont embarqué pour l'Égypte le 03.05.1798. C'est pour lui un motif de se plaindre de ne pas avoir accompagné cette expédition et d'avoir raté l'occasion de se confronter artistiquement à l'Orient. Il s'imagine à l'Etat-major de Bonaparte, en train de peindre des mamelouks, des janissaires, des pachas, des costumes orientaux, des dromadaires, des chevaux arabes, des turcs, des ruines antiques...

Il sort de sa torpeur et du Palais Serbelloni en présentant le *« portrait du général Louis Alexandre Berthier fait à Milan »*, au Salon du 19.07.1798. Il n'y obtient aucun prix. Sa nostalgie le reprend. Le 23.11.1798, dans une lettre à sa mère il écrit ; *« Vivre seul peut perdre un individu...surtout lorsque comme moi son âme a besoin d'attachement. Le dégoût de soi-même arrive... et c'est fini »* Il termine : *« Je le sens au fond de mon cœur, mon malheur est d'être seul... »*

❖ **Depuis le départ de Bonaparte, la situation s'est dégradée en Italie.**

Est apparu un esprit d'opposition, anti-français et anti-bonapartiste de plus en plus contraignant. On surveille les résidents français et on les harcèle de formalités administratives relatives à leur état-civil. En raison de ses antécédents, Gros est de plus en plus considéré comme un suspect à Milan. Alors que Bonaparte remporte des victoires en Égypte, les revers militaires s'accumulent en Italie. L'armée française est vaincue par les autrichiens à Cassano le 28.04.1799 ; ils franchissent l'Adda et poussent les français à opérer une retraite en bon ordre sur Milan. Il s'agit de récupérer le maximum de matériels militaires, de fourgons, de bagages, les parcs d'artillerie et de prendre en charge les Français résidents et les Milanais compromis pour les ramener en France. La ville est en état d'agitation ; il y règne une grande confusion.

Au soir du 28.04.1799, Gros insouciant jusque-là, se souvient qu'il appartient à l'armée française avec le titre d'Inspecteur aux revues. Il entreprend aussitôt, la nuit même, de régulariser sa situation auprès de son supérieur et part à cheval après avoir remis des toiles enroulées à un ami fortuné, M. Battaglia. Le 29.04.1799, à 3 heures du matin, il rejoint la route de Milan à Turin et intègre une colonne de troupes qui atteint Novare en fin de matinée. Le 30.04.1799, il entre à Turin et le 03.05.1799 à Alexandrie. Il y rencontre un ami, le général Dessoles qui se dirige sur Gênes ; il lui propose de l'accompagner. Mais beaucoup de routes sont bloquées par l'ennemi ce qui rend le trajet incertain. Gros doit jouer les éclaireurs à cheval en avant de la colonne française. Arrivée à Nuovi, elle atteint Gênes sans encombre. Le 11.05.1799, Gros bénéficie d'un permis de séjour dans la ville délivré par le général Pérignon. Il s'installe dans une modeste chambre meublée.

❖ **Antoine-Jean Gros pris au piège dans Gênes assiégée**

C'est son troisième séjour à Gênes. Il est ravi. Il se sent en sécurité, près de la France et loin du théâtre des opérations. Il retrouve ses anciennes connaissances, ses clients, ses amis et bénéficie de multiples commandes. Mais son répit est de courte durée. Son bienfaiteur M. Meuricoffre prend peur et part rapidement s'installer à Marseille avec sa famille. Gros ne s'alarme pas et décide de rester à Gênes. Mal lui en prend. Le 22.04.1800, la ville est soumise à un blocus de l'armée autrichienne du général Ott, forte de 24000 hommes.

Gros est pris au piège avec les troupes de Masséna. Le siège de Gênes débute le 23.04.1800. Masséna se montre inébranlable et d'une opiniâtreté à toute épreuve. Il lui faut tenir et gagner du temps afin de permettre aux troupes françaises de se réorganiser et de retraiter en ordre. Dans la ville, les habitants, qu'ils soient civils ou militaires, subissent un calvaire. On mange le bétail, puis les chevaux, enfin les animaux domestiques... Le pain manque rapidement : les fournils militaires de siège cuisent des « succédanés » inventifs à base de seigle, de fèves, puis d'avoine, enfin on fait du pain avec des graines de lin, de l'amidon et du cacao... qui tord les intestins. La soupe est composée d'eau salée associée à des herbes et divers ingrédients. Gros souffre de la faim et n'a presque plus d'argent. Il entend des conversations de militaires peu encourageantes, rappelant que Masséna est un général inflexible et qu'il tiendra jusqu'à la fin. Les morts jonchent les rues. Masséna ne dispose plus que de 8000 hommes. Gros se voit de plus en plus faible et croit vivre ses derniers jours. Mais le miracle se produit.

❖ **04.06.1800 : L'armistice libérateur négocié par Masséna**

Le 04.06.1800 à 17 heures, la rumeur se propage : le général en chef a signé un armistice avec le général autrichien Ott et Lord Keith qui commande la flotte anglaise de blocus maritime. **Une convention annexe « honorable » permet au général Masséna de quitter Gênes le matin du 05.06.1800 à la tête de ses soldats rescapés, avec armes et bagages ;** les Génois qui s'estiment compromis ont eu la liberté de se joindre aux colonnes de soldats français. Gazan prend la tête des troupes et Masséna quitte Gênes sur un bateau portant le drapeau tricolore. Pendant ce temps Gros patiente. A la manière de Masséna, il envisage de prendre un bateau car il se sent trop faible pour entreprendre une longue marche. En prévision du voyage, il a le bonheur d'acheter un « biscuit de marine », trésor inestimable.

❖ **05.06.1800 : Gros embarque pour Antibes sur un navire anglais**

En début de soirée le 05.06.1800, Antoine-Jean réussit à s'embarquer avec un détachement de troupes françaises sur un vaisseau anglais fort de 74 canons. Direction : le port d'Antibes.

Mais le temps se gâte, la mer devient houleuse, le roulis continu va durer 24 heures. Il aggrave le mal de mer du pauvre Antoine-Jean. En sa qualité d'officier, il n'a pas pu toucher la ration de vivres réservée aux simples soldats. Il se contente de grignoter d'infimes morceaux de son biscuit. Son estomac est délabré. Il est tellement affaibli qu'il craint de ne pouvoir atteindre Antibes vivant. Enfin l'officier de bord annonce que le port d'Antibes est en vue ; c'est aussitôt l'allégresse sur le pont ; Gros prépare son bagage, mais la joie est de courte durée. La nuit étant tombée le capitaine du navire refuse de s'aventurer dans les eaux du port. Il est trop tard pour débarquer ; Il faut passer la nuit sur le vaisseau... Gros n'a pas encore vu la fin de son calvaire : la nuit du 05 au 06.06.1800 est épouvantable. La mer est forte et agite fortement le navire. Gros cette fois pense ne pas pouvoir résister aux éléments déchainés. Tout le monde est malade sur le vaisseau. Enfin, le jour se lève et la tempête se calme. Le capitaine donne l'ordre de débarquer. Gros toujours incommode et faible obtient l'autorisation de débarquer dans les premiers.

Le 06.06.1800 au petit matin, il met enfin le pied sur la terre ferme et se considère sauvé... Il n'a qu'une hâte : trouver un gîte à louer, se reposer et s'alimenter. Sur le port d'Antibes, il interroge des marins qui lui indiquent l'adresse d'une auberge proche et de bonne réputation. Cette auberge située au 7 Rue de la Poste appartient à Mr Augustin Baliste et une des chambres est occupée par un locataire. Le prix lui convenant, **Antoine-Jean loue une chambre et l'occupe immédiatement ; il peut enfin dormir. Il occupe cette chambre pendant 2 jours les 06 et 07.06.1800.**



❖ 07.06.1800 : L'effroi et la fuite éperdue de Gros vers Marseille

Le matin du 07.06.1800, (19 Nivôse An VIII), **c'est brutalement l'effroi** : Gros apprend incidemment que le Général en chef de l'armée d'Italie, Championnet, de retour d'Italie, a occupé cette chambre et qu'il y est mort d'une maladie épidémique grave, probablement du typhus, cinq mois plus tôt, le 09.01.1800. Gros est alors saisi d'une peur panique. Il interroge les personnes qu'il croise, cherche à avoir des détails sur les circonstances de cette mort. Sa peur augmente quand on lui raconte l'agonie du général. Il redoute une improbable contagion et commence à présenter des symptômes divers lui laissant penser qu'il est déjà atteint par le mal. Sa tête est en feu. Son imagination lui fait perdre toute logique, il se croit perdu. Il voit le cadavre sur son lit et en a des sueurs froides. C'est la panique. Il ne peut se maîtriser.

14. Bonaparte au pont d'Arcole par Gros. Salon de 1801.

Il a soudain une idée en tête : aller à Marseille retrouver ses bienfaiteurs, M. et Mme Meuricoffre, qui l'ont toujours tiré d'affaires et qui sans nul doute lui feront donner les meilleurs soins. Sans vraiment réfléchir, il rassemble ses quelques effets et court vers la Place neuve. Il se met en quête d'une petite charrette attelée pour le conduire à Marseille. Il jette ses quelques effets dans la voiturette et se laisse conduire sur la longue route qui mène à la cité Phocéenne. Gros est ballotté en tous sens au gré des ornières dans les chaussées. Les deux chevaux sont lancés à vive allure dans certaines zones pour éviter les attaques de voleurs. Gros qui était déjà très diminué à Antibes, arrive à Marseille ; il est épuisé et il a mal à la tête. Il présente des courbatures et des douleurs articulaires diffuses. Il est à la limite de l'évanouissement. Son conducteur le mène dans une auberge et se met à la recherche de M. Meuricoffre, son protecteur. On finit par le localiser. Celui-ci accourt avec son médecin personnel. Après quatre jours de soins, Gros reprend ses crayons et ses pinceaux et commence des portraits commandés ; il doit honorer ces commandes afin de renflouer ses finances pour payer ses frais d'hébergement.

❖ 16.07.1800 : Bonaparte le bienfaiteur des Arts a pris le pouvoir

Alors que Gros se remet lentement de ses efforts et qu'il soigne une nouvelle poussée de rhumatismes, il apprend que la gouvernance française a changé à la suite du coup d'état du 18 Brumaire An VIII (09.11.1799). Le Directoire exécutif a fait place au Consulat. Napoléon Bonaparte est désormais Premier Consul. Il s'emploie à relever la France des ruines de la Révolution, dans tous les domaines.

Bonaparte n'oublie pas les Arts : Le 16.07.1800 ; cinq semaines après le retour de Gros, le Premier Consul écrit au Ministre de l'intérieur : « *Je vous prie citoyen Ministre, de choisir les meilleurs peintres pour faire peindre les batailles suivantes : Rivoli, Marengo, Messkirch, des Pyramides, Aboukir et du Mont Thabor. Le général (Léopold) Berthier et le citoyen Denon pourront donner les notions nécessaires aux peintres que vous désignerez* ».

Antoine-Jean Gros ne doute pas d'avoir son nom retenu cette fois ou une autre fois ; il retrouve de la vigueur et de l'espoir. Il fait régulariser sa situation par les autorités françaises et retrouve sa mère à Paris début octobre 1800. Les circonstances l'ont empêché jusqu'ici de produire de grandes œuvres. Aussi, il se propose de rattraper le temps perdu et d'exposer au prochain Salon. **Il présentera Bonaparte au Pont d'Arcole**. Fait rarissime dans l'histoire de l'Art, le tableau, qui sera exposé au Salon de 1801, « *sera loué sans restriction par les jaloux de Gros, par ses envieux, par ses rivaux, par ses amis et par ses contemporains...* » [8]

Gros est alors âgé de 30 ans et il a l'avenir devant lui pour faire valoir son talent... et accéder à la célébrité.

Sans abandonner les portraits, il se consacrera aux grandes œuvres héroïques napoléoniennes à caractère national. Il sera adulé et accablé de commandes et aura une très riche production. Gros reprendra l'atelier de David en 1816. Il sera l'un des plus grands formateurs d'élèves de la première moitié du XIX^{ème} siècle. Sous la Restauration, Gros deviendra membre de l'Institut et le 05.11.1816, il sera nommé professeur à l'École des beaux-arts de Paris, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, et baron en 1824 sous Charles X.

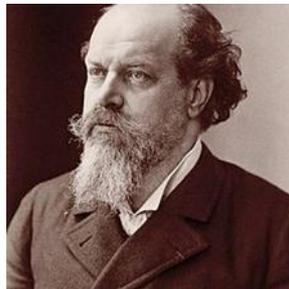
Il ambitionnera de revenir à des œuvres néo-romantiques et présentera au salon de 1835 « *Hercule et Diomède* ». Son œuvre n'étant pas appréciée, Gros toujours psychologiquement fragile et mélancolique depuis son adolescence, ne supportera pas l'échec de son retour à la pure doctrine néo-classique. Il a 64 ans mais se sent diminué physiquement et amoindri par l'âge, tourmenté depuis son mariage par son épouse acariâtre, découragé par les infâmes critiques de ses dernières œuvres, et abandonné par ses anciens amis, il sombre dans le désespoir. Il tient des propos d'homme blessé au plus profond de l'âme : « *Je suis le passé... le très passé* ». Lui qui a tant peint les grandes batailles de Napoléon énonce : « *je suis dans mon temps de défaites* », puis « *je ne suis plus bon à rien, je n'ai plus qu'à me jeter à l'eau* ». Il avait résumé sa pensée quelques temps auparavant : « *Les artistes ont des chagrins que n'ont point les autres hommes et, le plus grand de tous, c'est de sentir que votre talent vous échappe, c'est de survivre à soi-même. Tant de gens sont là pour vous le dire et prennent un malin plaisir à vous enlever vos dernières illusions* »

Désespéré, il se suicidera par noyade dans la Seine, au Bas-Meudon, le 25.06.1835.

VII/ Louis Gallet (1835-1898) passe la nuit du 14 au 15.08.1889 dans la chambre où est mort Championnet

A l'initiative de la municipalité d'Antibes, un buste de Championnet est érigé face à la Mairie. L'inauguration est prévue le 15.08.1889, en présence des autorités locales et du maire très actif et dévoué à sa fonction et à la prospérité d'Antibes, Robert Soleau. Il sera premier magistrat de 1884 à 1901. Ce dernier attend le Ministre des finances Rouvier, le commandant de l'escadre, l'Amiral Duperré et des hautes personnalités municipales.

Il a également invité une délégation de « félibres cigaliers », en voyage dans le sud de la France, en marge des « Fêtes cigalières et félibréennes ». L'un d'entre eux, Louis Gallet [12] né à Valence, ancien directeur de l'hôpital Lariboisière, écrivain, dramaturge, romancier et poète, par ailleurs « librettiste », est chargé de faire un discours évoquant la vie de Championnet. En marge du discours, il décrira plus tard l'événement singulier qu'il a vécu [9] à Antibes.



15. Louis Gallet alias Louis Marcellly

Le 14.08.1889, veille de la cérémonie, le maire d'Antibes accueille ses nombreux invités. Pour montrer son estime à Louis Gallet, il lui propose de le loger pour la nuit à l'Hôtel des Aigles d'or, dans la chambre où mourut le général Championnet.

Quoique probablement impressionné par cette invitation, Louis Gallet accepte en dissimulant son appréhension. La chambre est située au premier étage, à l'angle de deux rues étroites, l'ancienne rue des Aigles d'Or et la rue des Palmiers. Il décrit le lieu en quelques mots : « *C'est une assez vaste pièce, toute simple, comportant une cheminée en marbre blanc surmontée d'une boiserie peinte en gris dont les médaillons sont engorgés de plusieurs couches de peinture. Tout le vieux mobilier a été dispersé. Dans un coin où succomba si vite le brillant vainqueur de Naples, un vulgaire lit d'acajou. Sur les murs, un papier d'hier, remplaçant la tenture bleue à grandes fleurs jaunes dont la tradition de l'Hôtel a conservé le souvenir* ». Le lendemain matin, Louis Gallet résume en quelques mots, son impression et conclut par une sorte d'épithaphe amère et lapidaire : « *Rien de suggestif dans cette chambre très bourgeoise ; elle tue toute illusion... On peut y dormir sans rien revoir de celui qui y mourut et sans y évoquer son ombre* ».

Malgré ses propos d'homme blasé, qui ont probablement contrarié le Maire d'Antibes, une avenue porte le nom de Louis Gallet à Juan-les-pins...



16. Avenue Louis Gallet à Antibes-Juan les pins

NB : Un félibre est un écrivain poète en langue d'oc. Un librettiste est l'auteur d'un livret d'une œuvre lyrique, rédigé en vers, qui complète un opéra, un opéra-comique ou une opérette. Un cigalier est un membre de Club investisseur solidaire.

Sources :

[1] [books.google.fr](https://books.google.fr/books?id=...). Souvenirs de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e ou Mémoires de René Nicolas Dufriche Desgenettes René baron Desgenettes. Tome II. Firmin Didot frères Libraires. Paris. 24 rue Jacob. Delaunay Palais Royal. 1836. Pages 312 et suivantes. [Souvenirs de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e; ou ... - René baron Desgenettes - Google Livres](https://books.google.fr/books?id=...)

[2] Article de Paul Ganière. Revue n°358 du Souvenir Napoléonien. Avril 1988 ; pages 47- 48
<https://www.napoleon.org/histoire-des-2-empires/biographies/desgenettes-rene-nicolas-1762-1837-medecin/>

[3] Site Napoléon et Empire.
<http://www.napoleon-empire.net/personnages/desgenettes.php>

[5] Site cadastral napoléonien d'Antibes 1814 :
[Cadastre Napoléonien de 1814 et anciens remparts du territoire communal - Urbanisme - SIG Antibes \(antibes-juanlespins.com\)](https://www.cadastre.napoleonien.com/)

[6] Renaud Duménil & Paul Maurt : « Antibes Juan les pins. Le temps retrouvé » Edition Equinoxe. Page 74. Rue des Aigles d'or.

[7] Détails sur la mort de Championnet dans l'hôtel des Aigles d'or. Site : [Antibes - Famille Giraud Quevillier \(famille-giraud-quevillier.fr\)](http://www.famille-giraud-quevillier.fr/)

[8] Histoire de la vie et de la mort du Baron Gros, le grand peintre de J. Tripier Le Franc. Edition Librairie Jules Martin 18 rue Séguier et J. Baur 11 rue des Saint- Pères. Paris. 1880.
[Histoire de la vie et de la mort du Baron Gros, le grand peintre: rédigée ... - J. Tripier Le Franc - Google Livres](https://books.google.fr/books?id=...)

[9]. La Nouvelle revue, Volume 72 publié par Juliette Lamber La Messine Adam ("Mme. Edmond Adam, "), Pierre B. Gheusi, Henri Gautier, Louis Gallet. Page 439.
[La Nouvelle revue - Google Books](https://books.google.fr/books?id=...)

[10]. Articles sur la vie de Championnet parus dans le Bulletin historique de la Délégation des Alpes-Maritimes n° 3 de février 2016 et n°4 de juin 2016. Jacques Dimiez.

[11]. Article sur la famille Bonaparte au Château Salé d'Antibes en 1794 paru dans le Bulletin historique de la Délégation des Alpes-Maritimes n° 2 de novembre 2015. Jacques Dimiez

[12]. Louis Gallet. Ecrivain, librettiste, notes de voyages (1891) : Fêtes cigalières et félibréennes.
[Louis Gallet — Wikipédia \(wikipedia.org\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_Gallet)

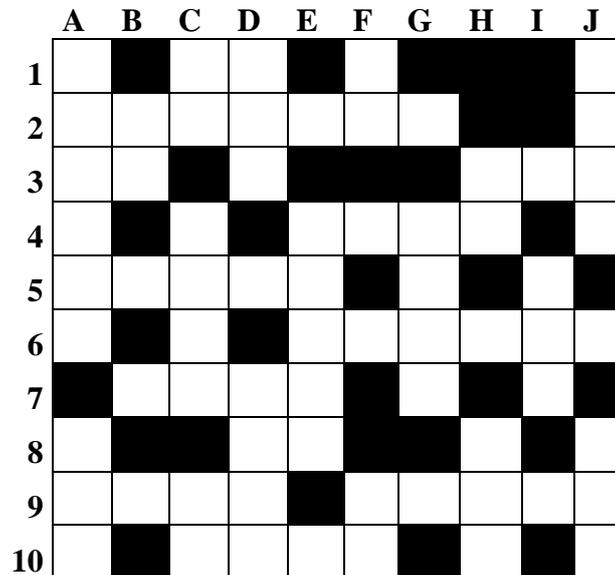
[13]. Dictionnaire Napoléon en deux volumes sous la direction de Jean Tulard de l'Institut. Edition Fayard. Page 862 (Gênes) et pages 915 et suivantes (Gros)

[14] Site des Archives de la ville d'Antibes
<https://archives.ville-antibes.fr/>

[15] Southern France from the Loire to the Spanish and Italian Frontiers. "Handbooks for travellers"
De Karl Baedeker 1891: fait état de l'Hôtel des aigles d'or d'Antibes (Rue Thuret)
[Southern France from the Loire to the Spanish and Italian Frontiers ... - Karl Baedeker - Google Livres](https://books.google.fr/books?id=...)

Mots-croisés grille n°27 par Guy LINDEPERG

« En 1861, Napoléon 1er sous le Dôme. Et après ... ? »



Horizontalement :

1. Règle en angle droit.
2. Napoléon 1er, grand esprit, oblige à en avoir.
3. Soleil inversé - Sélection.
4. Civil, il est devenu presque universel.
5. Situation de nos institutions, nos valeurs, nos repères.
6. Déficiences sur le contenu du tombeau sous le Dôme.
7. Assembler vers un même but.
8. Pronom personnel réfléchi.
9. Don de l'Apis mellifera - De par son Être, Napoléon 1er en est l'archétype.
10. Proche esprit de la mule.

Verticalement :

- A. Napoléon 1er l'aima tant - Il a toute notre confiance.
- B. Infinitif.
- C. "Tous" en abrégé - Connexion entre Napoléon 1er et Napoléon III - Avant "puis".
- D. Se dresse en chevelure - Affluent de la Dordogne en Nouvelle-Aquitaine.
- E. Résineux majestueux du Liban.
- F. Langue - La 12ème grecque.
- G. De croissance vigoureuse et épaisse.
- H. Tellure au labo - Eradique les poils.
- I. Goût, moteur ou grâce de la vie.
- J. Napoléon 1er l'a recherchée en luttant contre les coalitions - Précède parfois "que".

Remue-méninges XXVII de l'Empereur par Guy LINDEPERG :

« En 1861, le tombeau de Napoléon 1er est sous le Dôme. Et après ... ? »

XXVII. 1- Qui, le 15 décembre 1940, fut placé dans la cella de la crypte des Invalides au plus proche du tombeau de Napoléon 1er ?

XXVII. 2- Que pouvons-nous dire sur les visites que le tombeau de Napoléon 1er suscita et suscite encore de nos jours ?

XXVII. 3- Que penser du mythe napoléonien et de son impact à notre époque ?

Solutions des jeux du bulletin n°026 :

Mots-croisés de l'Empereur Napoléon 1er, grille n°26

« Deuxième projet retenu de Visconti : "Temple" impérial »

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1	■	V	A	G	U	E	S	■	A	C
2	P	A	L	A	I	S	■	■	■	E
3	A	S	■	U	■	■	A	T	O	N
4	S	T	A	T	I	F	■	O	■	O
5	S	E	■	I	■	R	E	M	E	T
6	A	■	■	E	■	A	■	B	R	A
7	N	■	C	R	Y	P	T	E	■	P
8	T	I	R	■	■	P	■	A	■	H
9	■	R	A	■	T	E	N	U	R	E
10	M	E	N	A	G	E	A	■	U	■

Solutions des Remue-méninges XXVI de l'Empereur par Guy LINDEPERG :

Deuxième projet de Visconti retenu : « Le Temple impérial »

XXVI. 1- Que dire du tombeau de Napoléon 1er que l'on voit aujourd'hui aux Invalides ?

Au sein des Invalides, dans l'environnement de la cathédrale Saint-Louis du XVIIème siècle dédiée à la mémoire des soldats et des blessés et de la chapelle royale de Louis XIV qui lui est attenante, nous découvrons un important vide circulaire qui attire les visiteurs du sanctuaire. C'est en fait l'immense crypte circulaire du projet de Visconti de 23 mètres de diamètre, creusée sur 6 mètres de profondeur. La crypte découverte permet au public de voir le tombeau de Napoléon 1er placé en son centre. L'émotion est totale, c'est impressionnant, c'est splendide et non triste. Il y a tout lieu de saluer et de remercier l'architecte Visconti (1791-1853) créateur de ce génial projet.

Le tombeau imposant mesure 4 mètres de long sur 2 mètres de large. Il est constitué de quartzite rouge posé sur un socle de granit vert. Au sol, tout autour, sur une mosaïque, sont inscrits les noms des victoires de Napoléon. Elles sont encerclées d'une couronne de lauriers. Tombeau et décors sont au centre d'un soleil d'or rayonnant. L'ensemble est majestueux et glorieux, c'est ce que souhaitait transmettre Visconti dans le cadre de son projet qu'il intitulait le "Palais funéraire impérial" placé directement à l'aplomb du Dôme afin de "mettre en relief toutes les faces de l'apogée impérial et donner au tombeau le caractère d'un grand enseignement historique" et ceci en ménageant le royal et le divin en partie haute, l'impérial et le laïc en partie souterraine reliées par un baldaquin néo-baroque inspiré de celui de Saint-Pierre de Rome. De plus, Visconti exprimait une autre volonté : "... pas de simulacres éternels de la douleur, qui n'a qu'un temps, et des regrets qui ne sauraient survivre à la génération guerrière de l'Empire ... Ne jouant que sur l'admiration ... Napoléon appartient déjà à l'histoire ...".

Les travaux commencés vers 1842, le tombeau prit sa place actuelle en 1853, au centre de la crypte circulaire, comme cénotaphe car c'est le 2 avril 1861 que le corps de Napoléon le rejoignit. Le tombeau comporte 5 cercueils : le premier en fer-blanc, le second en bois d'acajou, les deux suivants en plomb, le cinquième en bois d'ébène sur lequel est gravé le nom : Napoléon. Plus en retrait du tombeau, contre les 12 piliers de la galerie circulaire de la crypte sont disposées 12 grandes statues en drapé de marbre blanc de style antique. Elles sont appelées les "Victoires" en raison de ce qu'elles représentent. Elles veillent sur le tombeau et Napoléon.

Ces "Victoires" étant les œuvres du sculpteur James Pradier, pseudonyme de Jean-Jacques Pradier (1790-1852), commémorent notamment pour certaines : les campagnes d'Italie (1795), de Syrie (1799), de Pologne (1807), d'Espagne (1808), d'Autriche (1809), de Saxe (1813), de France (1814), de Belgique (1815). Pour les autres, les victoires les plus remarquables et connues. Napoléon 1er est donc là, aux Invalides, en position centrale sous le Dôme dont le décor pictural de la coupole présente Saint-Louis remettant son épée au Christ. Ainsi s'affirme le symbolisme unissant l'impérial, le royal et le divin alors que dans le déambulatoire le laïc et les institutions de la France instruisent sur leur force et leur efficacité à ne pas dégrader.

Aussi, une des dernières volontés de Napoléon 1er a été respectée : "Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine au milieu de ce peuple Français que j'ai tant aimé". En raison du bicentenaire de la mort de Napoléon de 2021, la rénovation du tombeau et des chapelles attenantes a fait l'objet de dons à hauteur de 840 000 €. Cette opération eut le soutien de la Fondation Napoléon.

XXVI. 2- Que pouvons-nous voir dans le déambulatoire du tombeau impérial des Invalides ?

Dans la crypte des Invalides où est placé le tombeau de Napoléon 1er, à l'arrière de celui-ci, a été conçu un déambulatoire dont l'accès s'effectue par un passage spécifique en laissant le tombeau sur notre droite. Ce déambulatoire, en forme de galerie circulaire, offre, par ses arcades, une belle vue sur l'arrière du tombeau et la crypte. A l'opposé, son mur est le support de 10 bas-reliefs de marbre blanc réalisés entre 1846 et 1853 par le sculpteur Pierre-Charles Simart (1806 – 1857), élève de Dupaty et de Ingres. Il fut membre de l'Institut en 1832.

En 1846, Simart fut élevé au grade de chevalier de la Légion d'honneur et en 1856, il reçut la croix d'officier. Les bas-reliefs que nous pouvons admirer tout en nous imprégnant représentent et retracent les grandes réalisations du Premier Consul Bonaparte puis de l'Empereur refondant la Société Française en lui assurant certains acquis de la Révolution. Les 10 thèmes nous étant offerts sont ordonnés ainsi : "la Pacification des troubles civils, la Création du Conseil d'Etat, la Promulgation du Code Civil, le Concordat, la Protection du Commerce et de l'Industrie, les Travaux publics, la Création de la Légion d'honneur, l'Organisation de l'Administration publique, la Fondation de l'Université, la Fondation de la Cour des Comptes." Toutes ces réalisations et bien d'autres, toujours en vigueur de nos jours, menées tambour battant et sans informatique...

En 2020, la restauration des bas-reliefs a été menée afin de les débarrasser de la poussière et des salissures qui les ternissaient. Ils ont ainsi retrouvé leur vivacité et leur éclat impérial.

Quelques mots sur Simart et sa sculpture contemporaine :

Pierre-Charles Simart fut un défenseur de la cause du beau classique tout en acceptant d'en rajeunir les termes par habilité. Il fut disciple fervent de l'antique sans, pour cela, copier les surfaces de l'art grec et d'en contrefaire les formes. Il savait faire appel à sa propre pensée, véritable maître par sa puissance d'expression et de clairvoyance. Les bas-reliefs du déambulatoire appartiennent aux œuvres les plus significatives du talent de Simart. En interprétant à sa guise les termes du programme de ces bas-reliefs, Simart fit preuve de liberté en figurant l'établissement de la Cour des Comptes ou la création du Conseil d'Etat en groupant des hommes sans costume officiel ou sans costume d'aucune sorte. Comment reconnaître l'organisation de l'Université là où les cinq facultés apparaissent vêtues en muses et en lycéens dévêtus comme des gymnastes. Mais rien n'est déplacé, le message passe tout de même. Il fallait bien définir le principe et l'objet des institutions nouvelles, la pensée ayant créé le Conseil d'Etat, réorganisé l'Université. Simart a su transmettre un résumé, une synthèse d'esprit en quelques traits en faisant prévaloir des idées éternelles de progrès et de justice. C'est donc un choix judicieux et nous pensons que nous pouvons l'en remercier. Enfin, il se peut bien que l'Empereur en aurait été satisfait.

XXVI. 3- Quelles protections ont été disposées afin de protéger le tombeau en périodes de guerres ?

Les risques d'endommagements du tombeau de Napoléon 1er étaient liés aux conséquences d'éventuels bombardements sur Paris, qu'ils soient aériens ou provenant d'artillerie lourde comme cela s'est produit avec l'utilisation de cette dernière par les Prussiens au XIXème siècle. Il faut se souvenir que malgré les clivages politiques de la IIIème République et face à l'idée de revanche sur la Prusse le vainqueur d'Austerlitz ou d'Iéna déclencha une relance patriotique de la France. Le tombeau de Napoléon 1er, quant à lui, focalisa une inspiration pour l'armée, ses chefs et les patriotes. Début 1918, Paris a été menacé par des risques de bombardements. Le tombeau représentant un très fort symbole national fut donc protégé. Cette décision fut prise car même si le Dôme venait à être éventré, le tombeau et le corps de Napoléon 1er pourraient être épargnés.

En 1918, la pensée populaire concevait que la silhouette de Napoléon 1er était assez proche du maréchal Foch qui força l'Allemagne à capituler sous la pression héroïque de l'offensive générale française et de ses alliés. D'ailleurs, le 5 mai 1921, Foch brandit l'épée d'Austerlitz en prononçant un vibrant éloge sur le génie militaire de Napoléon 1er en disant notamment : *“Sire, dormez en paix, de la tombe même vous travaillez pour la France”* et tout en observant *“qu'au-dessus de la guerre, il y a la paix”*. En 1921, on pensait qu'au siècle suivant la France et ses principaux représentants auraient autant de ferveur patriotique et de reconnaissance.

En 1918, le tombeau fut donc, au cas où, protégé par un important bâti en bois l'entourant ainsi que par plusieurs épaisseurs de sacs de sable le recouvrant et l'enveloppant entièrement. Des photos d'époque en témoignent. Concernant 1940 – 1945, nous ne possédons, apparemment, aucune information à ce sujet...

Mise en page : Kevin Eliçagoyen